



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

LE SERVITEUR
HONORÉ



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

LE SERVITEUR HONORÉ

Sermon prêché le 8 octobre 1899,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Notre Seigneur Jésus-Christ est notre Maître	2
2. Notre tâche consiste à servir notre Maître	5
3. Notre service nous apportera l'honneur	9

Le Serviteur honoré

« Celui qui soigne un figuier en mangera le fruit, et celui qui garde son maître sera honoré » (Pr 27.18).

À l'époque de Salomon, chaque homme était assis sous sa vigne et son figuier, et la paix régnait dans tout le pays. À cette époque, la loi de Dieu concernant le partage des terres entre les hommes afin que chacun ait son propre lopin était respectée, et chacun avait son propre figuier auquel il accordait toute son attention ; et le moment venu, après avoir pris soin de son figuier et l'avoir entretenu, il en mangeait les fruits. Salomon dit ailleurs : « Tout travail procure l'abondance » (Pr 14.23) ; et il est bon que les hommes le ressentent ainsi, car ils seront alors enclins à travailler. Un homme ne garderait pas longtemps un figuier stérile. S'il était certain que son labeur ne donnerait aucun fruit, il laisserait l'arbre à lui-même, ou bien il dirait : « Coupe-le : pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? » (Lu 13.7).

À l'époque de Salomon, certains hommes, pour diverses raisons, devenaient serviteurs d'autres hommes — comme c'est encore le cas aujourd'hui et comme cela sera toujours le cas — et ils attendaient quelque chose en retour de leurs services ; et le sage leur dit ici que, tout comme « celui qui garde le figuier en mangera les fruits, celui qui sert son maître sera honoré ». C'est une vérité banale que ceux qui sont des serviteurs fidèles doivent être honorés ; je souhaiterais qu'à notre époque, on y pense plus souvent et que les hommes honorent ceux qui leur sont fidèles. Il y a des gens qui permettent à d'autres de veiller à leur confort, mais il ne leur vient jamais à l'esprit de pourvoir au confort de leurs serviteurs. Ils permettent à un homme de passer la majeure partie de sa vie à développer leur entreprise, mais lorsqu'il vieillit, ils le licencient et le laissent mourir de faim, sans se soucier de lui. Je constate souvent ce genre de choses avec beaucoup de regret, et je ne suis pas toujours en mesure de faire des exceptions au nom des maîtres chrétiens. Loin de là parfois ; ils semblent ne se souvenir que de leurs affaires et oublier qu'ils sont chrétiens, et ils agissent aussi cruellement que cet Amalécite à l'époque de David, qui a laissé son serviteur mourir parce qu'il était malade. Je prie pour que vienne le temps où il y aura une si bonne entente entre tous les hommes que les paroles de Salomon deviendront réalité : « Celui qui veille sur son maître sera honoré ». Je regrette que cela ne soit pas toujours vrai dans ce sens aujourd'hui, mais je vais laisser de côté le sens littéral de ces mots et appliquer le texte à ceux qui servent le Seigneur Jésus, l'ayant fait leur maître ; car aussi sûrement que celui qui cultive le figuier en mangera les fruits, ceux qui servent notre grand maître dans les cieux trouveront une douce récompense pour leur service, car ils seront honorés par lui. Mon discours sera

très simple, et vous, mes bien-aimés, qui êtes ses serviteurs, je suis sûr que vous ne voulez rien d'autre.

1. Notre Seigneur Jésus-Christ est notre Maître

La première observation est que notre Seigneur Jésus-Christ est notre Maître.

Il a dit à ses disciples après leur avoir lavé les pieds : « Vous m'appellez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis » (Jn 13.13). Est-ce aussi le cas pour vous, chers amis ? Que votre conscience réponde à cette question. Jésus-Christ est-il vraiment le Maître et le Seigneur de chacun d'entre nous ? C'est une merveilleuse façon dont il nous gouverne si nous sommes vraiment ses serviteurs. Je n'oublierai jamais comment, dans mon cas, moi qui avais été racheté par son précieux sang et qui lui appartenais donc, j'avais pourtant vécu en oubliant ses exigences. Il est passé près de moi et m'a regardé, et ce simple regard m'a fait sortir pour pleurer amèrement. Mais il a fait plus encore ; il a posé sa main sur moi - c'était une main percée - et à partir de ce jour, ma compréhension et mon jugement ont changé ; ceux qui me connaissaient ont vu qu'il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire qui m'avait complètement transformé. À partir de ce moment, je me suis très peu intéressé aux hommes, et beaucoup à Celui que j'avais méprisé jusqu'alors ; beaucoup de mes anciennes activités ont cessé d'avoir le moindre attrait pour moi et je n'avais plus qu'un seul désir : faire tout ce qui était en mon pouvoir pour son honneur et sa gloire. Je n'ai jamais pu échapper à ce changement et je n'ai jamais voulu le faire ; je ne suis jamais sorti de cette influence mystique qu'il a exercée sur moi ; et, qui plus est, j'espère ne jamais le faire. Je sais que je décris beaucoup d'entre vous ainsi que moi-même. Oh ! Ne vous a-t-il pas maîtrisés de la tête aux pieds ? Si vous êtes vraiment converti, ce n'était pas seulement une conversion des sentiments ou de l'intellect ; c'était la soumission de tout ce qui était en vous à son doux pouvoir. Vous étiez complètement brisé ; vous n'aviez plus la force de vous opposer à lui ; et la joie, c'était que vous n'aviez plus aucune envie de le faire. Quand il s'apprêtait à vous enchaîner à son amour, vous avez tendu les mains en disant : « Voici, Seigneur, lie mes poignets » ; vous avez tendu vos pieds en criant : « Place les chaînes ici aussi ». Vous lui avez demandé de jeter une chaîne autour de votre cœur ; vous avez conclu une alliance avec lui et accepté d'être lié de part en part, car vous considériez que la partie de vous qui n'était pas liée était asservie, et que seule celle qu'il vous liait était libre. Quand il nous eut ainsi maîtrisés, nous désirions rester pour toujours à ses pieds et pleurer ; ou bien, nous souhaitions rester pour toujours à ses pieds et écouter ses paroles merveilleuses et apprendre son enseignement béni ; mais nous voulions aussi courir à travers le monde pour accomplir ses missions ; peu nous importait où il nous enverrait, nous ne choisirions pas notre domaine de service s'il voulait bien nous employer ; c'était tout ce que nous demandions. Nous voulions alors avoir une douzaine de vies et les consacrer toutes à lui. Oui, nous nous souvenons avoir chanté —

« Oh, si j'avais mille langues
Pour chanter les louanges
De mon grand Rédempteur ! »

Nous avons dit – et nous le pensions sincèrement – :

« Si j'avais dix mille cœurs, cher Seigneur,
Je Te les donnerais tous. »

Et nous nous sommes entièrement abandonnés à notre Seigneur. Nous ne pouvions pas faire autrement. Nous avons été emportés comme lorsqu'un torrent de montagne arrive, arrache la terre du jeune arbre qui pousse au bord de la rivière et le sape progressivement jusqu'à ce que l'arbre tombe dans le courant et que celui-ci l'emporte sans cesse, sans jamais le laisser reposer, mais en le transportant jusqu'à la mer. Il en fut de même pour nous en ce jour béni où nous avons su pour la première fois que nous pouvions appeler le Christ « Maître et Seigneur ».

Mes frères, notre Seigneur Jésus-Christ nous maîtrise tellement que, aujourd'hui, il est notre seul Maître. Ce n'est pas toujours noble pour un homme de pouvoir appeler une autre personne son maître ; mais nous pensons que plus nous sommes maîtrisés par le Christ, mieux c'est pour nous ; et plus nous pouvons devenir ses serviteurs, plus nous serons nobles et honorés. Dans de nombreux passages de l'Écriture où notre traduction utilise le terme « serviteur », le mot véritable est « esclave » ; et je pense que le moment est venu où nous ferions mieux d'en parler comme il se doit, afin d'en saisir toute la force. Nous ne voulons pas dire qu'il existe un esclavage cruel du peuple de Christ envers lui-même, mais nous voulons dire que, tout comme l'esclave appartenait entièrement à son maître pour exécuter ses ordres, pour vivre ou mourir selon sa volonté, nous nous sommes livrés à Christ ; il est devenu notre seul maître. D'autres luttent pour exercer leur domination sur nous, mais nul ne peut servir deux maîtres. Il peut servir deux pouvoirs rivaux, qui luttent l'un contre l'autre pendant un certain temps, mais ils ne peuvent pas être tous deux maîtres ; un seul peut être suprême dans l'esprit. De cette manière, le Christ est devenu si complètement le maître du croyant que le péché n'aura plus de domination sur lui, et qu'il ne sera plus sous la domination de Satan. Le Christ est le maître de tout son peuple, quoi qu'il lui arrive. Nous pouvons errer comme des brebis, mais Christ reste notre berger, et il ramènera les brebis égarées, car elles lui appartiennent toujours, même lorsqu'elles s'éloignent de lui.

Qu'en dites-vous, frères et sœurs ? Avez-vous un autre maître que le Christ ? Si oui, cette souveraineté partagée vous causera dix mille misères. Oh ! si votre œil droit est contraire au Christ, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; si votre vie même devait entrer en rivalité avec le Christ, il vaudrait mieux pour vous mourir plutôt que de mener une telle vie. Notre Seigneur Jésus est notre seul Maître aujourd'hui.

Et quel maître il est aussi ! Si nous avions eu la possibilité, dans notre ancien état, de choisir notre maître, nous étions si aveugles et stupides que nous ne l'aurions pas choisi ; mais si nous avions su alors ce que nous savons maintenant, nous l'aurions choisi ; et si nous en savions infiniment plus sur lui, nous ne trouverions jamais une raison pour laquelle il ne devrait pas être notre maître ; mais nous trouverions continuellement des arguments plus forts pour être ses serviteurs pour toujours. Il n'y a jamais eu de maître tel que notre Seigneur Jésus-Christ, qui a pris notre nature afin de pouvoir maîtriser des serviteurs tels que nous, qui est même mort pour nous gagner, et dont la seule maîtrise,

après tout, est celle de l'amour. Il nous gouverne souverainement ; pourtant, dans sa main, il tient le sceptre d'argent, et non le bâton de fer. Notre maître est en même temps notre époux, auquel nous devons obéir. Oh ! Quelle bénédiction que d'obéir à celui à qui nos cœurs sont entièrement soumis et en qui toute la beauté est concentrée. Quand un mari aime véritablement sa femme, il devient facile pour celle-ci d'être obéissante envers lui ; et comme Christ nous aime infiniment, nous devons l'aimer et le servir en retour. Contemplez par la foi son visage béni ; c'est la joie de Jéhovah de le regarder, et ce sera la nôtre pour toujours. Y a-t-il jamais eu un autre visage semblable ? A-t-on jamais imaginé une beauté telle que celle qui existe réellement en lui ? Regardez tout son caractère, depuis Bethléem jusqu'à aujourd'hui ; observez-le dans sa solitude, ou voyez-le au milieu de la foule, et ne direz-vous pas de lui : « Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; Il se distingue entre dix mille » (Ca 5.10,16) ? Choisissez tous les charmes que l'on puisse trouver dans le caractère le plus aimable, rassemblez toutes les vertus qui ont jamais brillé chez l'homme ou la femme le plus spirituel, et apportez-les ici. Ah ! mais ils ne sont pas dignes d'être comparés à la gloire, à la beauté et à l'excellence du Bien-aimé. Toute leur bonté venait de lui, alors qu'ils se prosternent tous à ses pieds, car nul ne peut être comparé à lui.

Ensuite, notre esprit s'exclame avec joie : « Comme il est notre Maître choisi, il est aussi notre Maître élu. Puisqu'il nous a choisis, nous avons appris à le choisir ». Au début, l'amour venait uniquement de lui, mais maintenant, grâce à l'action efficace de sa grâce, il vient aussi de nous. Nous pouvons tous dire : « J'aime mon Maître, j'aime sa maison, j'aime ses enfants, j'aime son service, je l'ai choisi pour être mien pour toujours. S'il me renvoyait de son service, je reviendrais vers lui. S'il me donnait ce que les hommes appellent la liberté, je le supplierais de me retirer cette liberté maudite et de me laisser être, pour toujours, uniquement, complètement et entièrement sien ; car de même qu'il m'a choisi par sa grâce, sa grâce m'a conduit à le choisir ». Je sais que beaucoup d'entre vous peuvent dire la même chose ; et j'ose dire que pendant que je parlais, vous pensiez aux vers de George Herbert —

« Comme “ mon Maître ” sonne doucement !
“ Mon Maître ! ”

Tout comme l'ambre gris laisse un parfum riche à celui qui le goûte,
ces mots donnent une douce satisfaction,
un parfum oriental, “ mon Maître ”. »

Nous aimons utiliser ce titre pour désigner notre Seigneur, car il est, en outre, notre gracieux Maître. Le mot « maître » semble perdre son sens autoritaire lorsqu'il est appliqué à lui. Il est notre Seigneur de la manière la plus gracieuse et la plus merveilleuse qui soit ; pourtant, nous ne l'appelons plus « Baali », c'est-à-dire « mon Seigneur », mais « Ishi », c'est-à-dire « mon Homme », « mon Mari ». Il y a véritablement un service auquel nous sommes appelés ; pourtant, son message à ses disciples était : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15.15). Nous ne pouvons jamais oublier que, malgré tout son amour, il est notre Seigneur ; c'est notre joie de nous en souvenir ; mais quel service aimant avons-nous reçu de ses mains ! Il a été tellement notre serviteur que nous avons parfois

dû nous demander : « Qui est le serviteur ? » Il est *Servus servorum*, le Serviteur des serviteurs, comme il l'a prouvé lorsqu'il a lavé les pieds de ses disciples. Il a fait plus que cela pour nous ; car il s'est abaissé au point d'être méprisé des hommes et rejeté par le peuple afin de nous sauver. Alors, ce sera certainement notre joie, notre bonheur et notre gloire désormais de l'appeler Maître et Seigneur.

Il est également notre Maître pour la vie. Non, c'est une erreur, car il fut un temps, hélas ! où nous vivions sans vivre pour lui. Certains d'entre nous n'étaient que des enfants lorsque nous avons commencé à le servir. Je suis toujours heureux de penser que je portais une veste de garçon lorsque j'ai été baptisé en son nom ; je n'avais pas revêtu l'habit d'un homme, mais toute mon âme lui appartenait et j'étais enseveli avec lui. J'aurais aimé que cela se soit produit encore plus tôt. Oh, chers jeunes gens, il n'y a pas de plus grande joie que celle de connaître le Christ dès votre plus jeune âge ! Nous entendons parfois parler de personnes qui ont été abstinentes toute leur vie, mais j'aurais aimé avoir été abstinent toute ma vie de l'hypocrisie, avoir bu toute ma vie à la rivière de l'eau de la vie ; mais comme nous avons tous échoué à servir le Seigneur au début de notre vie, essayons de tout notre cœur de le servir jusqu'à la fin. Oh, l'avoir pour Maître toute notre vie, sans petites pauses pour s'enfuir, sans congés, sans vacances ! Frères, nous avons nos loisirs dans le service du Christ, mais nous n'avons jamais de vacances ; c'est-à-dire qu'il nous recrée, mais il nous permet de continuer son œuvre sans cessation ni interruption. Ce ne serait pas un loisir pour nous d'avoir une permission de nous éloigner de la grande œuvre du Seigneur ; nous souhaitons seulement pouvoir vivre, travailler et nous dépenser, et trouver notre repos comme le font certains oiseaux, en volant, en montant, en chantant, et ainsi nous reposer, et faire de cela notre joie continue. Vous voyez donc que nous sommes au service de notre Maître pour la vie ; nous sommes entrés à son service et nous lui sommes liés ; et « ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Ro 8.38–39) et Maître pour toujours, béni soit son nom !

2. Notre tâche consiste à servir notre Maître

Je m'empresse maintenant, en second lieu, de vous rappeler que notre tâche consiste à servir notre Maître.

Cette tâche est exprimée dans l'hébreu de notre texte par le mot « garder ». Je vais vous lire le texte tel qu'il devrait être traduit, et tel que les traducteurs le traduiraient s'ils faisaient preuve de bon sens dans leur révision de l'Ancien Testament, c'est-à-dire s'ils donnaient le même sens à un mot dans tous les passages. Les traducteurs précédents pensaient que la Bible semblerait tautologique s'ils donnaient la même traduction d'un mot partout ; alors, pour charmer les oreilles, ils ont changé les mots ; mais alors, hélas ! ils ont parfois changé le sens. Ici, l'original devrait être traduit ainsi : « Celui qui soigne un figuier en mangera le fruit, et celui qui garde son maître sera honoré ». N'est-ce pas une parole merveilleuse ? Dans l'interprétation que je donne à ce passage, cela signifie que, tout comme le vigneron garde et entretient un figuier, vous et moi

devons garder et entretenir le Christ. Est-il vraiment vrai qu'il s'est confié à nos soins ? Oui. Sur terre, parmi les fils des hommes, il y en a un qui garde Israël ; mais Israël, dans un autre sens, est destiné à être un gardien, et doit garder le Seigneur Jésus-Christ.

Comment devons-nous faire cela ? Eh bien, tout d'abord, nous devons le garder en restant toujours ses serviteurs. Nous devons le garder comme notre Maître. J'aime l'idée de cet homme qui a dit un jour à son maître : « Monsieur, vous parlez de me renvoyer ; mais voyez-vous, monsieur, si vous ne savez pas reconnaître un bon serviteur, moi, je sais très bien reconnaître un bon maître, et je n'ai pas l'intention d'être renvoyé. Si vous me mettez à la porte, je reviendrai par derrière, car je suis votre serviteur depuis que je suis enfant. Je suis né dans la maison de votre père et j'ai l'intention de mourir dans cette maison ». Le monsieur a compris qu'il était tout à fait vain d'essayer de se débarrasser du vieil homme, car il ne partirait pas, alors il a décidé qu'ils ne devaient pas se séparer ; et je pense que certains d'entre nous en sont arrivés au même point avec notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ. Il sait bien qu'il n'a en nous, même dans le meilleur des cas, que des serviteurs inutiles, mais il nous a quand même acceptés. Il savait tout ce que nous étions et tout ce que nous devrions être ; il avait une vision claire de tout notre avenir, et il nous a engagés pour la vie. Certains de nos amis pensent qu'il ne les a engagés que pour un trimestre ou six mois, ou pour une période limitée ; mais je sais qu'il m'a engagé pour la vie, et pour l'éternité aussi ; et mon âme se réjouit du fait qu'il tiendra sa promesse. Comme le vieil homme, je suis déterminé à ce que s'il me met à la porte d'entrée, j'entrerai par la porte de derrière, car je sais que j'ai un bon Maître et je ne m'éloignerai pas de lui. N'en dites-vous pas autant, mes bien-aimés ? Alors, restez attachés à lui et dites-lui que vous ne le laisserez pas partir. S'il vous châtie avec la verge des hommes et vous inflige de nombreux coups, soyez comme certains chiens qui semblent aimer d'autant plus leur maître qu'il les bat davantage. Alors, mes chers amis, aimez d'autant plus votre Seigneur lorsqu'il vous traite durement ; embrassez la main qui vous frappe et prenez la ferme résolution de ne pas vous éloigner de lui.

Que pouvons-nous faire d'autre pour garder notre Maître ? Je pense que nous devons ensuite le garder en le défendant. Nous devons défendre le nom, l'honneur et la cause de notre Seigneur à tout prix et contre toute attente. Nous ne devons pas le laisser dormir comme le roi Saül, avec sa lance plantée dans le sol près de son oreiller et ses gardes également endormis ; mais si l'ennemi venait à attaquer notre Maître, notre mot d'ordre doit être « Debout, gardes, à l'attaque ! ». Réservez-leur un accueil chaleureux, d'où qu'ils viennent. Toi et moi, bien-aimé, sommes chargés de l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, et chaque enfant de Dieu est tenu d'être sur la défensive, comme si la préservation de l'Évangile dépendait entièrement de lui. Je crois que je suis tout aussi tenu de prêcher contre l'erreur et de lutter pour la vérité du Christ que s'il n'y avait pas d'autre ministre vivant, et je pense que tous les autres ministres se trouvent dans la même position de responsabilité ; il en va de même pour tous les chrétiens. Gardez votre Maître et tout ce qu'il possède en sécurité ; ne laissez aucun traître s'approcher de lui ; protégez ses ordonnances, ses doctrines, ses préceptes ; adorez sa personne incomparable, louez son œuvre bénie, et protégez-le ainsi contre tous ceux qui s'approchent.

Alors, mes chers amis, protégez-le en gardant tous ses intérêts. Il est du devoir d'un serviteur de considérer que ce qui appartient à son maître est, dans un certain sens,

sien, et doit donc être défendu sacrament. J'ai entendu parler de serviteurs d'autrefois qui disaient : « C'est notre parc », « C'est notre maison de campagne », ou « C'est notre maison de ville », « Ce sont nos chevaux » ; et l'un d'eux a été entendu par son maître dire : « Voici nos enfants, bénis soient leurs petits cœurs ! » Eh bien, ce n'étaient pas ses enfants, n'est-ce pas ? Oui, car c'étaient les enfants de son maître ; et il s'était tellement identifié aux intérêts de son maître qu'il considérait les enfants de celui-ci comme les siens. Nous devons donc considérer ainsi tout ce qui appartient au Christ ; et si le Seigneur a quelque part un petit enfant qui a besoin d'être soigné, chacun d'entre nous qui sommes ses serviteurs doit être prêt à le nourrir et à veiller sur lui pour lui, et lui dire avec le bon Dr Doddridge —

« As-tu un agneau dans tout ton troupeau
Que je dédaignerais de nourrir ?
As-tu un ennemi devant lequel
Je crains de plaider ta cause ? »

Ainsi, mes chers amis, protégez votre Maître ; veillez sur les biens de votre Maître ; gardez la vérité de votre Maître ; défendez l'honneur de votre Maître ; prenez soin des enfants de votre Maître ; dans la mesure de vos moyens, essayez de préserver tout ce qui lui appartient, travaillez pour le bien de sa cause ; lutez pour la promotion de ses intérêts et pour le renversement de ses adversaires, tout comme chaque soldat loyal cherche à préserver intacts les domaines de son souverain et à empêcher les armes de son roi de subir le déshonneur. Ainsi, gardons notre Maître et tout ce qui lui appartient.

Revenons maintenant à notre propre version autorisée : « Celui qui garde son maître sera honoré ». C'est également une très bonne traduction, sinon égale à l'autre, et je pense qu'elle véhicule un message important pour nous. Vous et moi sommes comme des serviteurs qui servent leur maître, et cette servitude consiste en partie à attendre ses ordres, à essayer de les comprendre, et, une fois que nous les avons compris, à attendre qu'il nous demande de les exécuter. Il n'est pas prévu que vous et moi soyons des inventeurs de rites, de cérémonies, de nouveautés dans le culte et de toutes sortes de doctrines étranges ; notre position est simplement celle de serviteurs. Notre maître a une certaine façon de dresser sa table et d'y inviter ses convives ; et je n'ai pas à aller le voir pour lui dire : « Voyez comment le roi de Syrie dresse sa table ; n'est-ce pas un meilleur plan que le vôtre ? » Non, ce serait une trahison totale ; je dois dresser la table selon le plan et la coutume de mon Maître. Il y a de vieux gentilshommes campagnards qui ont acquis des habitudes étranges, et les serviteurs qu'ils emploient doivent s'y conformer, quelles que soient leurs propres idées. Or, les voies du Seigneur sont justes, et c'est votre devoir et le mien de demander quelles elles sont, et d'y conformer notre pratique.

La même règle doit être observée en matière de gouvernement et de discipline de l'Église, dans les ordonnances de la maison du Seigneur, dans la vérité à prêcher et dans la manière dont nous menons les affaires de notre Maître. Il ne nous appartient pas de faire nos propres lois ou d'inventer nos propres méthodes, mais simplement d'attendre notre Maître et d'apprendre sa volonté concernant tout. Si nous ne le faisons pas, nous nous exposerons à de nombreux problèmes ; mais si nous attendons ses ordres et que nous obéissons aux ordres que nous recevons de notre Maître, nous serons honorés.

Ensuite, nous devons attendre qu'il nous donne la force d'obéir à ses ordres, car si nous ne le faisons pas, soit nous échouons dans nos tentatives, soit nous renoncerons complètement à les entreprendre. Nous devons également attendre notre Maître, en recherchant son sourire. Je crains que nous ne fassions beaucoup pour obtenir les sourires de nos frères, et si ceux-ci pensent que nous avons bien agi, nous nous félicitons. Mais oh ! Prêcher pour le Maître, prier pour le Maître, enseigner cette classe pour le Maître — pas pour votre pasteur, pas pour les anciens ou les diacres, pas pour vos compagnons membres, afin qu'ils puissent dire : « Quelle ferveur pour le Seigneur à cette personne ! » Que tout soit fait pour le Maître. « Celui qui garde son maître sera honoré. » Ne pensez-vous pas que parfois, vous et moi, nous nous servons nous-mêmes, et que, bien que nous soyons très occupés et que nous imaginions travailler pour le Seigneur, nous le faisons peut-être entièrement pour nous-mêmes ? Parce que nous y trouvons une sorte de plaisir, nous continuons à le faire uniquement pour ce plaisir, ou parce que nous estimons que cela doit nous valoir une sorte de reconnaissance. Si nous servons notre propre intérêt et non celui de notre Maître, nous recevons une récompense, mais ce sera une récompense médiocre et banale, comme celle des pharisiens, dont le Maître a dit : « Je vous le dis en vérité, ils ont leur récompense » (Mt 6.2). C'est tout ; ils ont reçu leur récompense et ne peuvent espérer être payés deux fois pour ce qu'ils ont fait.

Chers amis, nous devons continuer à attendre le Seigneur en espérant qu'il accomplisse ses promesses ; et ses promesses ne s'accompliront qu'en son temps. Nous ne devons pas courir devant le Seigneur, ni chercher à le presser, comme si nous pensions qu'il tardait à accomplir ses desseins. Si jamais nous crions : « Réveille-toi, réveille-toi ! revêts-toi de force, bras de l'Éternel » (És 51.9), nous recevons probablement pour réponse : « Réveille-toi ! réveille-toi ! revêts ta parure, Sion ! » (És 52.1). C'est nous qui dormons, le Seigneur ne dort jamais ; et nous devons l'attendre et invoquer les promesses qu'il nous a faites.

Cette attente implique également d'accepter sa volonté ; non seulement de la mettre en œuvre, mais aussi de la subir, d'être prêt à tout ce qu'il peut décider, peut-être même de rester alité pendant des mois. Si nous ne nous relevons jamais et devons rester alités jusqu'à notre mort, nous devrions être parfaitement disposés à attendre ainsi notre Maître. Vous vous souvenez de l'histoire de la pauvre vieille Betty, qui disait que le Seigneur lui avait demandé de faire ceci et cela, et qu'elle avait essayé de le faire, et qu'à la fin, il lui avait dit : « Betty, monte à l'étage, allonge-toi dans ton lit et tousse ». Elle avait répondu : « Je le fais, et je trouve même satisfaction à tousser si cela est conforme à la volonté de mon Seigneur ». Si vous n'avez pas de volonté propre dans de telles situations, vous aurez très peu de chagrin. Nos problèmes proviennent principalement de notre volonté propre, mais lorsque celle-ci est vaincue et que nous nous mettons entièrement à la disposition de Dieu, alors même l'absinthe et le fiel ont une douceur, et notre croix la plus lourde devient notre joie et notre délice, et nous disons avec le saint Rutherford : « Je trouve que la croix du Christ n'est pas plus un fardeau pour moi que les ailes ne le sont pour un oiseau ou les voiles pour un navire ». Ce saint homme disait qu'il se sentait parfois si profondément amoureux de sa croix qu'il craignait presque que ses souffrances et son chagrin ne deviennent si agréables à ses yeux qu'ils rivalisent avec

le Seigneur Jésus-Christ. Je crains qu'il n'y ait pas de tel danger pour la plupart d'entre nous, car nous sommes comme des bœufs peu habitués au joug, et nous nous rebellons contre l'adversité. Mais si vous pouvez vous mettre au service de votre Maître et lui dire : « Fais de moi ce que tu veux, Seigneur », tout ira bien. Essayez d'être comme le berger de la plaine de Salisbury, dont l'histoire ne devrait jamais être oubliée. Lorsqu'on lui a demandé : « Le temps est-il beau ? », il a répondu : « Oui, tout le temps que Dieu nous envoie est beau ». « Mais ce temps vous plaît-il ? » « S'il plaît à Dieu, il me plaît », a-t-il répondu. C'est là où il faut arriver ; que Dieu nous y conduise par sa grâce !

3. Notre service nous apportera l'honneur

Lorsque nous y serons parvenus, nous arriverons à notre dernier point : notre service nous apportera l'honneur : « Celui qui garde son maître sera honoré ».

Ô frères, l'idée de servir le Christ et d'être son serviteur est un honneur indicible ; c'est pourquoi je ne vais pas essayer d'en parler, mais je vous demande simplement de vous asseoir et d'y réfléchir. Vous êtes ses serviteurs, les serviteurs du Fils éternel de Dieu. Peut-être que quelqu'un va être fait comte ou duchesse. Je ne pense pas que cela soit un honneur pour vous, car vous avez déjà un honneur plus grand que cela, car vous êtes un serviteur du Seigneur. Quelqu'un portera une couronne, mais je ne vois vraiment pas en quoi cela pourrait vous rendre plus prestigieux, car vous êtes un prince du sang royal des cieux. Quant à notre pedigree, il est unique ; il ne remonte pas aux Normands, mais au Calvaire ; nous sommes de la descendance qui devait écraser la tête du serpent. Nos armoiries sont bien plus anciennes que celles que le Collège des hérauts pourrait jamais délivrer ; nous n'avons besoin d'aucun autre honneur et ne pouvons avoir de plus grande gloire que d'être les serviteurs du Christ. N'êtes-vous qu'une petite nourrice ? Eh bien, si vous appartenez au Christ, vous faites partie de ceux qu'il considère comme très honorables. Es-tu ramoneur, mon frère ? Peu importe ; si le Seigneur t'a lavé dans son précieux sang, tu es aussi noble que n'importe quel pair du royaume, et plus noble que la plupart d'entre eux. Dois-tu te rendre à l'hospice pour recevoir une aide hebdomadaire ? Ne te soucie pas de ta pauvreté, tu n'es pas aussi pauvre que l'était ton Seigneur, car il n'avait pas où reposer sa tête. Ne dites pas que vous êtes méprisables et obscurs ; vous descendez du Roi des rois ! « C'est une gloire pour tous ses fidèles » (Ps 149.9), « L'honneur est donc pour vous, qui croyez » (1 Pi 2.7), tel est le sens du grec ; et je pense que c'est un honneur suffisant pour nous d'avoir un tel Sauveur en qui croire et un tel Maître à servir.

Vous aurez l'honneur, chers amis, parmi vos pauvres frères chrétiens. Si vous honorez vraiment le nom de votre Maître, il ne faudra pas longtemps avant qu'ils vous honorent et vous estiment. Je remarque que dès qu'un homme commence à rechercher l'honneur pour lui-même, il perd l'estime de ses semblables. Avez-vous déjà entendu un pasteur prêcher de manière très grandiose ? Si oui, vous vous dites : « Quel prédicateur splendide ! » Mais vous constaterez qu'en règle générale, le peuple de Dieu ne s'intéresse pas beaucoup à lui. Remarquez tout ouvrier dans l'église qui veut être très en vue et se mettre en avant ; tout le monde a envie de le repousser ; mais il y a un autre frère qui sert Christ dans les rangs arrière, et qui rougit lorsqu'on le pousse vers l'avant, c'est

l'homme que ses frères et sœurs admirent, et même s'ils lui parlent peu, ils se réjouissent de l'honorer dans leur cœur. Peut-être que la chose la plus honorable dans la maison du Christ est le paillason ; lorsque tous les frères essuient leurs bottes sales dessus, ils sont tellement plus propres. Je connais certaines personnes qui n'aiment pas être dans la position du paillason ; si quelqu'un les effleure, elles s'écrient : « Quelle honte ! » C'est un grand honneur de faire quoi que ce soit pour les enfants de votre Maître qui sera pour leur bien. Dans le royaume de Dieu, la manière de s'élever est de s'abaisser, et la manière de devenir grand est de devenir petit. Regardez le petit Paul, cet homme de petite taille et aux nombreuses infirmités. Eh bien, il est le plus grand de tous les apôtres ! Et qu'est-ce que le « grand Paul » ? Oh ! Il n'est qu'un airain qui résonne, et moins on entend parler de lui, mieux c'est. Deviens comme le petit Paul, mon frère, et ta voix se fera entendre jusqu'aux extrémités de la terre ; alors que si tu es un grand Paul, tu ne feras qu'émettre un son de cuivre qui ne sera entendu que sur une très courte distance. Si le Seigneur Jésus-Christ a fait de nous ses serviteurs, considérons comme notre plus grand honneur d'être les serviteurs des plus petits de ses serviteurs, afin de les bénir et de le glorifier.

Mais notre plus grand honneur est encore à venir, le jour où le Christ appellera ses élus à sa droite pour régner avec lui, où il leur donnera un royaume comme son Père lui en a donné un, où celui qui a été fidèle dans les petites choses sera établi sur beaucoup de choses dans le royaume du Maître pour toujours et à jamais. Je crois voir le Roi entrer dans sa cour ; elle est remplie de chérubins, de séraphins et de tous les êtres lumineux qui forment sa suite royale. Ils se tiennent là dans toute leur splendeur, et le Maître, depuis son trône, regarde tous leurs rangs tandis qu'il accepte leur hommage loyal et respectueux. Mais il cherche un pauvre homme qui l'a aimé sur terre et qui a gardé la foi malgré les moqueries et le mépris ; enfin, il l'aperçoit et dit : « Faites place, mes serviteurs angéliques, chérubins et séraphins, mettez-vous en ligne et laissez-le venir. Cet homme était avec moi dans mon humiliation comme vous ne pouviez l'être ; pour moi, il a porté la croix et a été méprisé ; faites place et laissez-le venir s'asseoir avec moi, car ceux qui ont été avec moi dans mon humiliation seront avec moi dans ma gloire ».

Oh, que vous et moi, chers amis, puissions avoir cet honneur à la fin ! Et que ferons-nous lorsque nous l'aurons obtenu ? Eh bien, nous déposerons nos couronnes aux pieds de notre Sauveur et nous lui dirons : « Non pas à nous, Eternel, non pas à nous, Mais à ton nom donne gloire » (Ps 115.1), et c'est dans cet acte même que nous trouverons le plus grand honneur qui soit, et nous nous souviendrons alors peut-être de ce jeudi soir et de ce texte : « Celui qui garde son maître sera honoré ». Que le Seigneur vous bénisse tous, au nom de Jésus-Christ ! Amen.